

PABLO NERUDA
CENT SONNETS D'AMOUR

Traduits de l'espagnol par Xavier HIRON*

Je dédie cette traduction
À toutes les femmes.
À celles que j'ai aimées
À celles que vous aimerez.



Matilde Urrutia Cerda, troisième compagne de Pablo Neruda telle que peinte par Diego Rivera
- toile évoquée dans le sonnet n° 76 © wiki commons (*à vérifier*)

* à partir d'une révision critique de l'édition bilingue établie par Jean MARCENAC et André BONHOMME, Club des amis du livre progressiste, 1965, sous le titre *La centaine d'amour* – rééditée par les Editions Gallimard, collection Poésie, 1977.

PRÉFACE

À tous les aficionados - le mot n'est pas choisi au hasard - de la poésie authentique, je livre en première exclusivité ma version enfin achevée d'une re-traduction des *Cent sonnets d'amour* de Pablo Neruda. Cette somme avait déjà été publiée en français dès 1965, avec une traduction de Jean Marcenac et d'André Bonhomme (reprise en édition bilingue dans la collection Poésie - n° 291 - des Editions Gallimard, 1977), sous le titre *La centaine d'amour*. Les auteurs - leur titre précieux l'annonce d'emblée -, comme beaucoup d'autres avant eux, croyant bien faire, voulant incontestablement bien faire dans cet exercice difficile de la traduction poétique, n'ont finalement réussi qu'à surajouter de la confuse poésie à la poésie vraie. Ils ont cru que poétiser se résume à dissoudre et à désassembler ; que la poésie se résout à n'être qu'un simple exercice de démembrement, alors que ce travail d'orfèvre sur le langage n'exclut nullement - bien au contraire, il le réclame - le fort besoin de lier les éléments entre eux. En l'occurrence, en négligeant la forme, ils ont souvent dilué le sens.

Car lorsque l'on cherche à restituer une transcription qui respecte la structure interne des poèmes initiaux, cet ordonnancement premier du réseau des images, il en résulte un recueil d'une densité et d'une puissance plus incomparable encore. Et ce qui est merveilleux chez Pablo Neruda poète, c'est que cette intensité et cette cohésion sont constantes du début à la fin du recueil, du premier jusqu'au dernier poème. Un moment unique de poésie.

Je dois préciser qu'au début de mon entreprise, je ne maîtrisais rien ou presque de l'espagnol. Une centaine de mots tout au plus composait mon vocabulaire et je ne possédais aucune base grammaticale tangible. Aussi me dois-je malgré tout de rendre un hommage appuyé à mes prédécesseurs, et ce à double titre : pour avoir contribué à mettre à disposition ce texte éblouissant, d'une part ; et avoir, d'autre part - et si je puis dire - largement défriché le terrain. Ce faisant, ils m'ont rendu accessible - à moi et à bien d'autres - cette substance initiale qui a été essentielle à un travail de reformulation.

Le fait qui ressort de cette expérience de réécriture - et de quelques autres, puisque je me suis aussi lancé, il y a quelques années de cela, aidé par ma tante et marraine Elizabeth Brooks, dans la traduction de toute l'œuvre chantée de Bob Dylan - est qu'il existe deux temps distincts dans la traduction. Le premier est celui du déchiffrement durant lequel on s'imprègne à saturation du poème d'origine en tentant d'en décrypter l'économie interne. Puis vient celui de la transcription proprement dite, qui est le temps de la recherche d'une perfection autonome dans l'expression de la langue cible. Tout semble se passer comme si deux parties différentes du cerveau se mettaient à travailler l'une après l'autre en tentant de s'ignorer l'une l'autre, hormis le temps immanent du transfert de l'information. Et si l'on conserve à tout moment le sens du respect du texte d'origine, il me semble qu'il est indispensable qu'il en soit ainsi.

Car pour ma part, le niveau auquel je pense avoir pu agir est un niveau de restructuration et de recomposition. À l'aide de mes propres connaissances acquises dans le domaine de la conduite d'un poème, à l'aide de ces capacités rédactionnelles que j'ai eu l'occasion de développer, d'abord par instinct, puis par application au fil de mes années, j'espère avoir réussi à restituer dans leur globalité les intentions fondamentales du poète. J'espère avoir su les rendre un peu plus lisibles, limpides et cohérentes - ces qualités qui conféraient déjà aux textes d'origine leur noyau, leur cœur, leur force et leur lumière intérieure -.

J'en profite pour rappeler que Pablo Neruda est l'une des rares personnalités à avoir reçu deux prix mondiaux majeurs : le prix mondial de la Paix en 1955 (la même année que Pablo Picasso), pour son engagement de diplomate déchu et de poète ; et le prix Nobel de littérature, en 1971, pour l'ensemble de son œuvre - qui est d'ailleurs immense -. Guidé par un esprit d'une telle envergure, il devenait difficile de se tromper.

Aussi, je vous souhaite à toutes et à tous une heureuse découverte - ou re-découverte - de l'un des textes primordiaux de la poésie espagnole et - pourquoi ne pas le dire, puisqu'il s'agit d'une évidence ? - de la poésie tout court.

Xavier HIRON
Février 2012 - revu en juin 2021.

(contrairement à la mention retenue dans mon article Echosciences-Grenoble du 25 mai 2021, j'ai conservé dans cette version, au sonnet 11, la formulation « désert de Quitratue » comme plus proche de l'original, les deux options étant finalement équivalentes.)

MATIN

1

Matilde : nom de plante, nom de pierre ou de vin.
Nom de ce qui est né de la terre, et qui dure !
Parole par laquelle le jour s'est levé.
Été qui fait briller la lumière des citrons.

Sur ce nom courent les navires de bois
Entourés de l'essaim d'un feu bleu marine.
Et ses lettres composent d'une eau la rivière
Qui viendra se jeter en mon cœur calciné.

Car ce nom découvre sous un volubilis
Est la porte d'entrée d'un tunnel inconnu
Qui donne droit d'accès à ton parfum du monde.

Ô toi qui me conquiers de ta bouche brûlante
Puisse en moi, si tu veux, avec tes yeux de nuit.
Mais laisse-moi dormir et vouguer sur ton nom !

2

Amour, que de chemins pour atteindre un baiser !
Et que d'errante solitude avant de te rejoindre !
Les trains perdus continuent de rouler avec la pluie.
À Taltal, le printemps n'est pas encore levé.

Pourtant toi et moi sommes joints ensemble.
Joints par nos vêtements et joints par nos racines.
Par l'eau et par l'automne, et joints par tes hanches
Pour n'être plus que seuls, l'un à l'autre liés.

Qu'il en aura coûté de ces pierres que roule
Un fleuve à l'embouchure des eaux de Boroa !
Et combien séparés par les trains, les nations

Il fallut, toi et moi, simplement nous aimer.
Parmi tous confondus : ces hommes et ces femmes
Et la terre où s'enracinent et grandissent les œillets !

4

Mon âpre amour, ma violette couronnée d'épines
Mon buisson hérissé parmi tant de passions.
Ma lance des douleurs, ma corolle de colère :
Par quels chemins t'es-tu dirigée vers mon âme ?

Pourquoi avoir précipité le feu de ta douleur
Soudain, parmi les feuilles froides de ma route ?
Qui t'enseigna les pas qui vers moi te menèrent ?
Quelle pierre ou bien fleur t'a montré ma demeure ?

Mais je sais qu'a tremblé cette nuit effrayante
Pour que l'aube remplisse les coupes de son vin.
Qu'un soleil instaure sa présence céleste

Lorsque l'amour cruel m'assiégea sans répit
Jusqu'à me lacérer de ses épées d'épines
En ouvrant en mon cœur un chemin de brûlures !

Tu te rappelleras ce ravin capricieux
D'où palpitaient les fragrances grimpantes.
De temps en temps passait un oiseau revêtu
De lenteur et de pluie, en costume d'hiver.

Tu te rappelleras les présents de la terre :
L'irascible parfum et cette fange d'or.
Les herbes du buisson et les folles racines :
Sortilèges d'épines pareils à des épées.

Tu te rappelleras le bouquet rapporté :
Lui qui fut lié d'ombre et d'eau et de silence !
Ce bouquet nous semblait une pierre d'écume...

Puis vint cette chose entre rien et toujours :
Nous partons en ce lieu où l'on n'espère pas
Pour que nous y trouvions ce qui est attendu.

5

Que ne t'atteignent pas la nuit ni même l'aurore
Mais seulement la terre, la vertu de ses grappes.
Et les pommes qui poussent à entendre l'eau pure :
La résine et la boue d'une terre odorante.

Depuis Quinchamali qui façonna tes yeux
Jusqu'à tes pieds créés pour moi à la frontière
Tu es la glaise obscure, et que je reconnais
Quand je touche à nouveau le blé sur tes hanches.

Peut-être ignorais-tu cela, mon Araucane :
Qu'avant même de t'aimer j'oubliais tes baisers
Et que mon cœur devait se rappeler ta bouche.

Et j'allais par les rues, pareil à un blessé
Jusqu'à comprendre enfin que j'avais découvert
Mon territoire cher de baisers, de volcans !

Perdu par les bosquets, j'ai coupé une branche.
 À ma lèvre assoiffée, j'ai porté son murmure.
 Était-ce donc la voix de la pluie qui pleurait
 Ou une cloche brisée, ou son cœur déchiré ?

Une chose m'est apparue, venue de si loin
 Lourdemment enfouie et recouverte de terre :
 Un grand cri assourdi par d'immenses automnes
 Et la nuit entrouverte et humide des feuilles.

Alors se réveillant des rêves d'un bosquet
 La branche du coudrier a chanté par ma bouche
 Et son odeur errante assiégea mon esprit

Comme si, tout à coup, me cherchaient les racines
 Abandonnées, et la terre perdue avec mon enfance !
 Et je gisais ainsi, meurtri d'un parfum qui dérive...

Tu viendras avec moi bien que nul ne sut
 Dire où ni comment palpitait mon être !
 En moi, il n'était ni œillet ni barcarolle douloureuse
 Mais rien qu'une blessure ouverte par l'amour.

J'ai répété presque mourant : « Viens avec moi ».
 Personne n'a vu saigner la lune par ma bouche.
 Personne n'a vu son sang monter vers le silence :
 Mon amour, oublions cette étoile de ronces !

C'est pourquoi, lorsque j'ai entendu ta voix qui répétait
 « Tu viendras avec moi », ce fut comme si se libéraient
 La douleur et l'amour et la fureur d'un vin captif

Qui, du fin fond de sa cave submergée, monterait...
 Et à nouveau, j'ai senti en ma bouche son goût de flamme
 Et de sang et d'œilletons, de pierres et de brûlures !

Si ce n'était tes yeux qui sont couleur de lune
 Couleur de jour et d'argile, de travail et de feu ;
 Si ce n'était que tu emprisonnes l'agilité de l'air ;
 Si ce n'était que tu es une semaine d'ambre.

Si ce n'était que tu deviens ce moment d'amarante
 En lequel l'automne se lève avec la vigne !
 Si ce n'était que tu es le pain que la lune odorante
 Fabrique en promenant au ciel une farine

Ô ma douce, moi je ne t'aimerais pas !
 Mais par ton baiser, j'embrasse ce qui est :
 Et le sable et le temps, et l'arbre de la pluie.

Ainsi que tout ce qui palpète pour que je vive aussi !
 Alors, pourquoi nous éloigner, puisque je peux tout voir :
 Moi qui vois en ta vie tout ce qui est vivant ?

Au galop d'une vague sur la roche insoumise
 Éclate la clarté en instaurant sa rose.
 Le cercle de la mer en est réduit à une grappe :
 À une unique goutte bleue de sel qui tombe !

Radieux magnolia délié par l'écume.
 Magnétique voyageuse que la mort fleurit.
 Et qui éternellement retourne à l'être et au non être :
 Sel brisé, étourdissant mouvement marin !

À nous deux, mon amour, nous scellons le silence
 Bien que la marée y ruinât ses constantes statues
 Et que s'y renversassent ses tours d'une folle blancheur !

Car sous la trame des étoffes invisibles
 Que crée l'eau agitée sur le sable incessant, oui, nous
 Nous ne retenons que l'unique tendresse assiégée !

Suave est ma belle, comme si la musique
 L'agate, le blé, le bois, les pêches transparentes
 Avaient érigé là leur statue fugitive :
 Contre la vague, elle dirige sa fraîcheur...

La mer y baigne ses pieds bruns et moulés
 Dans une forme récente imprimée sur le sable.
 Et sa rose féminine de flamme est maintenant
 Une bulle égarée dans un combat solaire.

Oh, que rien ne te touche, hormis le sel et le froid !
 Que pas même l'amour n'altère le printemps :
 Ma belle, toi qui reflètes l'écume indélébile

Laisse tes hanches imposer à cette eau
 La neuve dimension du cygne ou du nénuphar
 Pour que navigue ta statue sur le cristal éternel !

Moi j'ai faim de ta bouche, de ta voix, de tes cheveux
 Et je vais par les rues, affamé, me taisant.
 Sans le soutien du pain, cette aube me délivre
 Et je cherche par le jour le bruit liquide de tes pas.

Moi je suis affamé de ton rire qui resplendit
 Et de tes mains couleur d'un grenier furieux.
 Oui, j'ai faim de la pierre pâle de tes ongles
 Et je la veux manger, ta peau, telle une amande !

Moi je veux le manger, ce rayon que détruit ta beauté.
 Je veux manger ce nez qui domine ton visage.
 Oui, je la veux manger, l'ombre fugace de tes cils !

Et je vais et je viens, affamé, flairant au crépuscule
 En te cherchant encore, cherchant ton cœur ardent
 Comme cherche un puma dans le désert de Quitratue !

Ô femme pleine, pomme de chair, lune brûlante !
 Lourd parfum d'algues, de lumière et de boue mélangées :
 Quelle obscure clarté s'entrouvre en tes colonnes ?
 Et quelle antique nuit toucherait l'homme de ses sens ?

Aimer, hélas, est un voyage d'eau et d'étoiles.
 Un voyage d'air étouffé, de brusques orages de farine.
 Car aimer est un combat d'éclairs pour deux :
 Corps déroutés et vaincus d'un même miel...

Baiser après baiser, j'investigue ton étroit infini.
 Tes fleuves et tes rives et tes villages humbles
 Quand le feu génital qui se transforme en un délice

Court à travers les pauvres chemins du sang
 Pour se précipiter, ainsi qu'un œillet nocturne
 Et devenir cet unique rayon perdu dans l'ombre !

La lumière qui de tes pieds monte à ta chevelure
 La turgescence qui entoure ta forme délicate
 Ne sont ni nacre de mer ni froid argent :
 Car tu es faite de ce pain que le feu aime.

En toi, la farine a élevé son grenier :
 Et elle a crû, alimentée par le hasard du temps.
 Et tandis que les céréales multipliaient tes seins
 En un charbon de terre mon amour se muait.

Oh, ce pain de ton front, de tes jambes, de ta bouche
 Que je dévore et qui renaît de la lumière du matin
 Mon doux amour, ma bannière des boulangers !

Car c'est le feu qui te donna une leçon de sang.
 Et la farine t'apprit à devenir sacrée
 Lorsque du pain tu reçus le langage et l'arôme.

Le temps me manque pour louer tes cheveux
 Moi qui dois les compter et les chanter un à un.
 Si les autres amants veulent vivre par d'autres yeux
 Moi, je veux seulement devenir ton coiffeur.

En Italie, on t'avait prénommée la Méduse
 Pour l'enchevêtrement de ta haute chevelure
 Lumineuse. Mais moi, je t'appelle mon échevelée :
 Comme il connaît, mon cœur, les portes de tes cheveux !

Quand tu t'égareras dans ta propre toison
 Ne m'oublie pas : rappelle-toi combien je t'aime !
 Car je serais perdu si sans ta chevelure

J'allais par les chemins sombres de l'univers :
 Lui qui n'est que douleurs et ombres passagères
 Tandis que le soleil assiége tes cheveux.

Cela fait bien longtemps que la terre te connaît.
 Et toi, tu es dense comme du pain ou du bois.
 Tu es le corps et la grappe d'une sûre substance :
 Tu as le poids de l'acacia et d'un légume d'or.

Tu n'existes pas seulement pour que tes yeux volent
 Et donnent au réel la lumière d'une fenêtre ouverte ;
 Mais qu'à partir de la boue tout te façonne et te cuise
 À Chillan, dans un four de briques stupéfaites !

Les êtres se répandent comme l'eau, l'air, le froid.
 Ce sont des vagues qui s'effacent au contact du temps :
 Comme si elles furent démembrées avant de mourir !

Tu tomberas avec moi comme une pierre dans la tombe
 Pour que, par notre bel amour qui ne fut pas consommé
 La terre continue de vivre avec nous...

J'aime ce petit morceau de terre que tu es
 Toi qui répètes et multiplies cet univers
 Puisque, parmi les prairies planétaires
 Je ne possède aucune autre étoile que toi.

Tes deux larges yeux sont la lumière
 De toutes mes constellations vaincues.
 Et ta peau palpite comme les chemins
 Que parcourt le météore sous la pluie.

De tant de lunes, pour moi, furent tes hanches.
 De tant de soleils, ta bouche profonde et délicate.
 Et de lumière ardente, comme un miel dans l'ombre

Fut ton cœur brûlé par les longs rayons rouges.
 Et je parcourt en baisers le feu de tes formes
 Ô ma petite planète, ma colombe voyageuse !

Non, je ne t'aime pas en tant que rose de sel
 Que topaze ou flèche d'œillets qui propage le feu.
 Je t'aime comme s'aiment certaines choses obscures :
 Secrètement, entre l'ombre et ton âme.

Je t'aime comme la plante qui ne fleurit ni n'écloie
 Mais porte cachée en elle la clarté de ses fleurs.
 Et grâce à cet amour vit enfoui dans mon cœur
 Ce parfum d'âpreté qui monte de la terre.

Je t'aime sans savoir ni d'où, quand ni comment ;
 Je t'aime sans détour, ni orgueil ni fausse honte.
 Car moi je t'aime ainsi, sans savoir t'aimer autrement

Que lorsque toi et moi sommes au diapason.
 Si serrés que ta main sur ma poitrine est mienne ;
 Si serrés que se ferment tes yeux par mon sommeil.

Tu vas par les montagnes ainsi que va la brise
Ou le brusque courant qui descend des névés.
Et ta vibrante chevelure alors vient renforcer
Tous les fiers ornements du soleil dans les feuillages.

Sur ton corps est tombé tout l'éclat du Caucase
Comme dans cet étroit, interminable petit vaisseau
En lequel l'eau changerait de chant et de vêtement
À chaque mouvement transparent de la rivière.

Par les monts vont les chemins des guerriers ;
Et tout en bas une eau, telle une épée furieuse
Brille entre les créneaux de tes mains minérales.

Jusqu'à ce que tu reçoives soudain des bois
Le bouquet ou l'éclair de quelques fleurs d'azur
Et la flèche insolite d'un parfum sauvage !

Bien malgré cette écume forte d'Isla Negra
Le sel d'azur et le soleil qui dans la vague te mouillent
Moi, je contemple la besogne tranquille de l'abeille
Se penchant sur le miel de son grand univers.

Elle va : son vol droit et blond en équilibre
Comme si glissaient d'un long fil invisible
Son ballet élégant ; toute la soif de sa taille
Et les assassinats malicieux de son aiguillon !

De pétrole et d'orange est son arc irisé.
Cherchant comme un avion perdu entre les herbes
Elle vole dans sa rumeur d'épi, puis disparaît !

Tandis que toi, toute nue, tu sors de la mer
Pour nous revenir au monde, couverte de sel et de soleil :
Statue éblouissante, telle une épée sortie du sable !

Toi ma laide : laide comme une châtaigne hirsute.
Toi ma belle : aussi belle qu'est beau le vent.
Toi ma laide : de ta bouche, il peut en jaillir deux.
Toi ma belle : tes baisers sont frais comme des pastèques.

Toi ma laide : où as-tu donc caché tes deux seins ?
Eux qui sont aussi petits que deux coupes de blés
Quand je voudrais que ta poitrine fût deux lunes :
Deux gigantesques tours de ta souveraineté... !

Toi ma laide : la mer n'exhibe pas tes ongles en sa boutique.
Toi ma belle : fleur à fleur, étoile après étoile
Vague après vague, mon amour, j'ai compté ton corps.

Toi ma laide, je t'aime pour ta ceinture d'or.
Toi ma belle, je t'aime pour ta ride sur le front.
Oh, que j'aime en toi cette clarté mêlée d'obscur !

Oh, que tout l'amour en moi propage sa bouche !
Que je ne souffre plus aucun jour sans printemps !
Je n'ai vendu à la douleur que mes deux mains :
Que me restent tes baisers, maintenant, mon amour !

Couvre de ton arôme la lumière des mois ouverts
Et ferme toutes les portes à l'aide de tes cheveux.
Quant à moi, souviens-toi que si je m'éveille en pleurant
C'est que dans mon sommeil je ne suis qu'un enfant égaré

Cherchant tes mains parmi les feuilles de la nuit
Ainsi que le frisson du blé que tu me communique :
Le rapt étincelant de l'ombre et de l'énergie !

Oh, ma bien-aimée : rien d'autre que cette ombre
Par où tu m'accompagnes parmi tes songes
Tout en me révélant l'heure de ta lumière !

Que de fois t'ai-je aimée sans même te reconnaître ?
Sans même voir et discerner ton regard, ma centauresse ?
En des régions contraires, sous le mordant du zénith
Tu n'étais que le parfum des céréales que j'aimais.

Je te devinais peut-être en passant, levant une coupe
À Angol, te découvrant dans la lumière de la lune de juin ?
Ou peut-être étais-tu la taille de cette guitare
Dont j'ai joué dans les ténèbres, sons d'une mer furieuse ?

Je t'ai aimé sans le savoir en cherchant ta mémoire.
J'entrais dans des maisons pour voler ton portrait ;
Mais je savais déjà ce que tu étais... Et soudain

Lorsque tu vins à moi, ma vie s'arrêta d'un frôlement.
Tu te tins devant mes yeux et, régnant en moi désormais
Tel un bûcher dans le bosquet, le feu devint ton royaume.

Le feu devint lumière et le pain, une lune rancunière.
Le jasmin imita son étoile secrète.
Et d'un terrible amour les suaves mains pures
Donnèrent paix à mes yeux et le soleil à mes sens.

Oh, mon amour : comment, issue de rien, des déchirures
Auras-tu fait surgir ton tendre édifice de fermeté ?
Tu as vaincu tous les ongles jaloux et maléfiques
Pour que nous affrontions le monde en une unique vie.

Ainsi en fut-il. Ainsi est-ce et ainsi en sera-t-il, jusqu'à ce que
Amour doux et sauvage, ma Matilde bien-aimée
Le temps nous signale son ultime floraison du jour.

Sans toi, sans moi et sans lumière, nous ne serons plus.
Alors, bien au-delà de la terre et de l'ombre
La splendeur de notre amour brillera de vie.

Amour, mon doux amour, les nuages à la tour du ciel
Se sont élevés comme de triomphantes lavandières !
Et tout se consuma d'azur ; tout ne fut plus qu'étoile :
La mer, le navire et le jour ensemble s'exilèrent.

Viens voir les cerisiers de cette eau constellée
Et découvrir cette massive clé du furtif univers.
Puis viens toucher le feu de l'azur immanent :
Viens avant que ses pétales ne soient tous consommés !

Tout ici n'est que lumière, quantités et grappes.
Tout n'est qu'espace ouvert par les vertus du vent
Jusqu'à nous livrer les ultimes secrets de l'écume.

Et submergés parmi tant de bleus célestes
Nos yeux se sont perdus en devinant à peine
Les puissances de l'air et les clés sous-marines.

Avant de t'aimer, mon amour, je ne possédais rien :
Je vacillais parmi les choses et les rues.
Rien ne me parlait, ni rien n'avait de nom :
Le monde n'était plus que de l'air en attente.

Et je connus alors tous les salons de cendre
Et tous les tunnels habités par la lune.
Tous les hangars cruels qui nous désertaient
Parmi toutes les questions insistantes du sable.

Tout n'était plus que vide, que mort et que silence ;
Que chute et abandon, que déchéance !
Tout n'était plus qu'inaliénablement étranger.

Et tout n'était qu'aux autres et à personne à la fois.
Jusqu'à ce que ta beauté et ta pauvreté
Nous offrent cet automne rempli de cadeaux !

Ni la couleur terrible des dunes d'Iquique
Ni l'estuaire du fleuve Dulce du Guatemala
N'ont changé ton profil arraché au froment :
Tes contours de raisin, ta bouche de guitare.

Ô mon cœur, toi, issue de tout le silence
Et des cimes où régnèrent les liserons
Jusqu'aux plaines désolées où règne le platine :
Dans ses pures contrées, la terre ne fait que t'imiter.

Mais ni la main farouche des montagnes minérales
Ni les neiges du Tibet ni les pierres de Pologne
N'altérèrent ta forme de céréale qui voyage.

Comme si le blé, l'argile, les guitares ou les grappes
Depuis Chillán, défendaient en toi leur territoire
Imposant le pouvoir de la lune sylvestre.

Toute nue, tu es aussi simple qu'une de tes mains :
Lisse et terrestre, frêle et ronde, transparente...
Tu portes des lignes de lune, des chemins de pomme.
Toute nue, tu es aussi menue que le blé est nu.

Toute nue, tu es aussi bleue qu'une nuit de Cuba ;
Tu portes du liseron et des étoiles dans les cheveux.
Toute nue, tu es aussi énorme et jaune amarante
Qu'un été se logeant dans une église d'or.

Toute nue, tu es aussi petite qu'un de tes ongles :
Courbée, subtile et rose jusqu'à la naissance du jour
Qui te ferait rentrer aux ténèbres du monde

Comme en un long tunnel de vêtements et de travaux.
Et ta clarté s'éteint, se remarque et s'effeuille
Avant que de redevenir une main toute nue !

Amour, de grain en grain, de planète en planète
Voici le filet du vent et ses sombres paysages.
Voici que vient la guerre avec ses souliers de sang :
Voici venus le jour et la nuit du maïs.

Où que nous allions - îles, ponts, drapeaux
Ou violons d'un automne fugace et accablé -
La joie multiplia ses lèvres sur la coupe
Et la douleur nous figea d'une leçon de pleurs.

Le vent se dévidait sur toute république
De son pavillon impuni, sa chevelure de glace ;
Et loin s'en retournait la fleur à son devoir.

Pourtant, jamais en nous ne s'est calciné l'automne.
Et en notre patrie devenue immobile a germé
Puis crû l'amour, paré des droits de la rosée !

Tu viens de l'indigence des maisons du Sud ;
Des dures régions du froid où tremble la terre. Et qui
Quand bien même leurs dieux eurent chu dans la mort
Toujours nous ouvrent la voie de la vie dans la glaise.

Tu es un petit poulain de glaise noire ; un baiser
De boue sombre, mon amour, un coquelicot d'argile.
Une colombe du crépuscule qui vole sur les chemins :
Tirelire de larmes de notre pauvre enfance.

Petite fille, tu as gardé ton cœur de pauvre ; tes pieds
Accoutumés à s'user aux cailloux. Et ta bouche
Qui si souvent fut privée de pain et de délices...

Tu es du pauvre Sud d'où m'est venue mon âme.
Dans son ciel, ta mère lave du linge avec la mienne.
C'est pourquoi je t'ai choisie pour être ma compagne !

Tu te pares des fibres du mélèze des îles ;
De la chair travaillée par les siècles du temps.
Des veines qui connaissaient l'océan des arbres
Et d'un sang vert tombé du ciel dans ta mémoire.

Et personne pour cueillir mon cœur perdu
Dans ce fatras des racines, dans la fraîcheur amère
D'un soleil multiplié par la fureur de l'eau !
Là vit une ombre qui ne voyage pas avec moi...

C'est pourquoi tu es partie du Sud, telle une île
Peuplée et couronnée de bois et de plumes
Et j'ai senti l'odeur du bosquet errant.

Je retrouvais le miel que je connus dans la forêt
En prenant sur tes hanches les pétales obscurs
Qui naquirent avec moi pour ériger mon âme.

MIDI

Par les lauriers du Sud et l'origan de Lota
Je te couronne, ma petite monarque de mes os !
Et elle ne pourra pas t'échapper, cette couronne
Que la terre a façonnée avec le feuillage du balsamier !

Tu viens, comme celui qui t'aime, d'une province verte.
D'elle, nous tenons une terre mêlée à notre sang.
Nous allons par la ville, perdus comme tant d'autres
Craignant la fermeture du marché.

Ma bien-aimée, ton ombre porte l'odeur de prune
Et tes yeux ont enfoui leurs sources dans le Sud.
Ton cœur est une colombe de pacotille.

Ton corps est lisse, telle une pierre au fond de l'eau.
Tes baisers sont des grappes couvertes de rosée.
Et nous deux côte à côte, je vis avec la terre.

Dans la maison du matin, dans sa confuse vérité
De draps et de plumes à l'origine du jour
Tu erres sans but comme une pauvre barque
Entre les horizons de l'ordre et du sommeil.

Les choses veulent laver leurs vestiges :
Adhérences sans cap et héritages froids.
Leurs papiers cachent des voyelles froissées
Quand du vin la bouteille veut prolonger l'hier.

Ordonnatrice tu passes, vibrante comme une abeille
En touchant ces pays qui échappent à l'ombre ;
De ta blanche énergie, tu conquies la lumière.

Depuis lors, la clarté se reconstruit de nouveau
Et les choses obéissent au vent de la vie
Quand l'ordre a rétabli son pain et sa colombe.

Maintenant, mon amour, nous rentrons chez nous
Là où le liseron grimpe par les échelles.
Avant que tu ne viennes, tu étais en ta chambre
Comme un été nu avec des pieds de chèvrefeuille.

Tous nos baisers errants ont parcouru le monde :
L'Arménie, goutte épaisse de miel déterrée ;
Ceylan, palombe verte, et le Yang-Tsé qui sépare
De sa vieille patience les jours d'avec les nuits.

Et maintenant, ma bien-aimée, par la mer crépitante
Nous volons, tels deux oiseaux aveugles, vers le mur
Qui contient notre nid du printemps éloigné.

Parce que l'amour ne peut voler sans faiblir
Notre vie va au mur ou aux pierres de la mer...
Vers notre territoire s'en retournent les baisers.

Tu es fille de la mer et cousine de l'origan
Mon ondine, et ton corps est d'une eau pure.
Ton sang est cette terre vive, ma cuisinière
Fleurie de toutes tes coutumes terrestres.

Tes yeux regardent l'eau et soulèvent les vagues.
Tes mains vont à la terre et jettent les semences.
Tu possèdes des domaines profonds d'eau et de terre
Qui s'unissent en toi comme des lois d'argile.

Naïade : ton corps fend le turquoise
Pour bientôt rejaillir, fleuri, dans ta cuisine :
C'est ta façon particulière d'assumer ton réel !

Mais à la fin tu t'endors, enchâssée dans mes bras
Qui écartent la nuit pour qu'enfin y repose
- herbes, algues, légumes - l'écume de tes rêves.

De mes yeux jusqu'au jour, ta main a volé.
La lumière est entrée, tel un rosier épanoui.
Et le sable et le ciel palpitaient tous ensemble
Tel un rucher altier taillé dans les turquoises.

Et ta main a touché des syllabes qui tintent
Des coupes et des burettes d'huiles jaunes ;
Les corolles et les sources et, par-dessus tout, l'amour !
Ta main pure, pourtant, épargna les cuillères.

Le soir s'en est allé. La nuit a recouvert, furtive
De sa capsule céleste le sommeil de l'homme :
Ô cette triste odeur sauvage du chèvrefeuille !

Et sur mes yeux dévorés par une ombre
Ta main s'est envolée de son brusque vol
Refermant son plumage que je croyais perdu.

Mon très cher cœur, reine du céleri et de la huche
Ou petit léopard du fil et de l'oignon :
Que j'aime à voir briller ton minuscule empire ;
Ses armes de ta cire, de ton vin, de ton huile

De l'ail et de la terre que tes mains ont ouvert
De cette consistance qu'elles ont allumée !
De la transmutation du sommeil en salade
Au serpent enroulé en tuyau d'arrosage !

Car toi, avec ton sécateur, tu soulèves les senteurs.
Tu commandes au savon dans la mousse
Puis gravis les échelons fous de mes escaliers...

Toi qui fouillas ici les indices de ma calligraphie
Oui, toi : tu découvris dans le sable de mes cahiers
Toutes les lettres exilées qui ont cherché ta bouche !

Ô mon amour, rayon fou, ma menace de pourpre
Tu viens à moi en grim pant par ton escalier froid
Vers ce château que le temps a couronné de brume
Et des pâles murailles de mon cœur fermé.

Personne ne saura combien fut la douceur
Qui construisit des cristaux durs comme des villes.
Que le sang a ouvert des tunnels d'infortune
Sans que sa monarchie ait surmonté l'hiver.

C'est pourquoi, mon amour, ta bouche et ta lumière
Tes pierres et ta peau sont élues patrimoine :
Dons vivants de la pluie et de cette nature

Qui reçoit et fait lever la promesse du grain.
Ainsi que la tempête secrète du vin dans les caves
Et tout le flamboiement des céréales sur le sol !

Ta maison sonne entière comme un train à midi.
Les guêpes y bourdonnent quand chante ta vaisselle.
La cascade énumère les faits et gestes de la rosée
Et ton rire y déploie son trille de palmier.

La lumière du mur converse avec la pierre
Arrivant comme un berger qui siffle son message.
Entre les deux figuiers à la voix verte
Homère monte avec ses souliers furtifs...

Ici, la ville n'a plus de voix ni même de pleurs
Ni d'infini ni de sonates, ni de lèvres ni de corne
Mais seulement un discours de cascade et de lions.

Et toi qui montes et marches, chantes, cours et descends
Plantes, coups, cuisines, écris, cloues et reviens :
Quand tu t'en es allée, l'hiver en moi a commencé.

J'ai oublié comment tes mains contentèrent
Les racines en arrosant les roses en buisson
Jusqu'à ce que fleurissent les empreintes de tes doigts
En cette plénitude de paix et de nature.

Et comment tes animaux, la houe et l'eau
T'accompagnent, mordant et léchant la terre
Comme si, bêchant et travaillant, naissait
Fécondée par toi, cette fraîcheur fougueuse des œillets !

Je réclame l'hommage et l'amour des abeilles
Pour tes deux mains s'ouvrant pour féconder mon cœur
Et confondre en la terre leurs souches diaphanes

Jusqu'à ce que je devienne une pierre brûlée
Qui soudain chanterait avec toi, ayant reçu
Toute l'eau des forêts que ta voix m'apporta !

Le silence était vert et mouillée la lumière.
Tremblant était le mois de juin, tel un papillon.
Dans le domaine austral, par-delà les pierres et la mer
Matilde, tu traversas le milieu du jour...

Tu allais, chargée de fleurs ferrugineuses et d'algues
Que le vent du Sud tourmente puis délaisse.
Bien que blanches et crevassées par le sel dévorant
Tes mains douces soulevèrent les lourds épis de sable.

Comme j'aime tes dons purs, ta peau de pierre intacte !
Tes ongles telle une offrande au soleil de tes doigts
Et cette bouche d'où déborde toute ta joie !

Cependant, pour habiller ma maison près de l'abîme
Livre-moi, tourmenté, le mécanisme du silence
Et le pavillon de la mer oublié sur le sable !

Malheurs du mois de janvier lorsque indifférents
Tous les midis veulent établir au ciel leur équation !
Un or âpre comme du vin emplit une coupe
Et comble la terre en ses frontières bleues.

Malheurs des temps pareils à de petits raisins :
Ces grains rassemblés en une verte amertume
Parmi les larmes confuses et cachées des jours
Jusqu'à voir les intempéries révéler leurs grappes !

Oui, germes et douleurs et tout ce qui palpite
D'effroi, sous la lumière crépitante de janvier :
Mûrissez et brûlez comme brûlent les fruits !

Tous les regrets seront distribués. Mon âme
Donnera son souffle de vent et la demeure
Elle, restera pure, du pain frais sur la table.

Jours irradiants balancés par la mer
Et denses comme le cœur d'une pierre jaune
Dans la splendeur d'un miel que n'atteint pas le désordre
Mais que sait préserver sa pureté rectangulaire !

Ainsi crépite l'heure comme une flamme ou un essaim.
Vert est notre besoin de s'enfouir dans les feuilles
Avant que le feuillage des cimes ne devienne
Un monde scintillant éteint par un murmure.

Soif de feu : ardente multitude de l'été
Qui construit son Eden à partir de quelques feuilles
Pour que la terre sombre d'un visage ne souffre plus !

Rien que fraîcheur ou feu, rien qu'eau ou pain pour tous :
Pour que rien ne revienne jamais diviser les hommes
Que le soleil ou la nuit, la lune ou bien l'épis !

Je cherche un signe de toi parmi toutes les autres
Dans le brusque et ondoyant fleuve des femmes.
Dans leurs tresses et leurs yeux tout juste engloutis :
Leurs pieds clairs qui glissent sur l'écume...

Il me semble soudain que j'aperçois tes ongles
Fugitifs et oblongs, neveux d'un cerisier...
Là, tes cheveux qui passent et il me semble
Que dans cette eau je vois brûler ton image de feu.

Je scrute : mais aucune ne possède ta palpitation
Ni ta clarté teintée d'obscur qui traverse le bosquet...
Non, aucune ne possède tes petites oreilles !

Tu es brève et totale, unique d'entre toutes :
Et je vais, parcourant et aimant à loisir
Le large Mississippi d'un estuaire féminin.

Je t'aime tout en ne t'aimant pas
Puisque la vie a deux visages.
La parole est une aile de silence
Et le feu possède une moitié de froid.

Moi, je t'aime pour commencer à t'aimer
Afin de recommencer l'infini.
Et je t'aime pour ne jamais cesser de t'aimer :
C'est pourquoi je ne t'aime pas encore.

Je t'aime et je ne t'aime pas, comme si
J'avais entre les mains les clés du bonheur
Et un destin misérable et désenchanté.

Mon amour possède deux vies pour t'aimer.
C'est pourquoi je t'aime quand je ne t'aime pas.
Mais c'est aussi pourquoi je t'aime quand je t'aime.

Ne t'éloigne pas un seul jour de moi parce que
- comment le dirais-je ? - le jour est si long.
Ou bien je t'attendrai comme on le fait dans les gares
Lorsque, quelque part, s'endorment les trains.

Ne t'en vas même pas une heure : car en elle
S'uniraient toutes les gouttes de l'insomnie.
Et toutes les fumées qui cherchent une maison
Viendraient, peut-être, tuer mon cœur perdu.

Que ne se brise pas ta silhouette sur le sable !
Que ne s'envolent pas tes paupières absentes :
Ne t'éloigne pas une seule minute, ma bien-aimée !

Car dans l'espace de cette minute tu t'en irais si loin
Que je devrais traverser la terre entière pour demander
Si tu me reviendras un jour ou si tu me laisseras mourir ?

Parmi les étoiles mouillées que je contemple
Dans cette multitude des fleuves de la rosée
Je n'ai choisi que celle-ci que j'aimais :
Et depuis lors, je dors avec la nuit.

Parmi les vagues - une vague puis une autre vague :
Verte mer, verte froidure, verte branche -
Je n'ai choisi qu'une seule vague :
La vague indivisible de ton corps.

Toutes les gouttes et toutes les racines
Tous les fils de lumière vers moi sont venus :
Vers moi, depuis l'aube jusqu'au crépuscule.

Je voulais pour moi ta lourde chevelure.
Et parmi tous les dons de ma patrie
Je n'ai choisi que ton cœur sauvage.

Je me retourne pour te voir dans la ramée.
Peu à peu, tu t'es changée en fruit.
Il ne t'en a rien coûté de surgir des racines
En chantant ta syllabe de sève.

Tout d'abord, tu seras une fleur de fragrance
Qu'un seul baiser suffira à changer en statue
Jusqu'à ce qu'un soleil, la terre, le sang, le ciel
Viennent t'accorder le délice et la douceur.

Dans la ramée, je verrai s'accrocher ta chevelure ;
Ton signe qui mûrit dans les feuillages
En approchant tes feuilles de ma soif.

Et ta substance remplira ma bouche
Tel un baiser qui montera de la terre
Par ton sang de fruit gorgé d'amour !

Deux amants heureux ne font plus qu'un seul pain
Ou qu'une seule goutte de la lune dans l'herbe.
Ils ignorent leurs ombres qui s'unissent en marchant
Et abandonnent un soleil vide dans un lit.

Parmi toutes leurs vérités, ils choisissent le jour :
Non pas liés avec des fils mais par un parfum.
Ils ne déchirent pas la paix ni les paroles :
Leur bonheur est une tour transparente.

L'air et le vin accompagnent ces deux amants.
La nuit leur a fait don de pétales heureux
Et ils détiennent tous les droits sur les œillets.

Deux amants comblés n'ont ni mort ni fin :
Ils naissent et meurent aussi longtemps qu'ils vivent
Et acquièrent pour eux l'éternité de la nature.

C'est aujourd'hui : car hier a fui doucement
Entre les doigts de la lumière et les yeux du sommeil.
Demain viendra de sa démarche verte
Car personne n'arrête la rivière de l'aube.

Non, nul n'arrête la rivière de tes mains
Ni les yeux de ton sommeil, ma bien-aimée.
Tu es le tremblement du temps qui s'écoule
Entre l'aplomb de la lumière et un soleil de ténèbres.

Et le ciel referme ses ailes sur toi
T'enlevant et te ramenant dans mes bras
Avec sa courtoisie mystérieusement ponctuelle.

C'est pourquoi je chante le jour et la lune
La mer, le temps et toutes ses planètes.
Ainsi que ta voix de clarté et ta peau nocturne !

Cotapos dit de ton rire qu'il tombe
Comme l'épervier fond d'une brusque tour.
Et c'est vrai que tu transperces le feuillage du monde
De l'éclair solitaire de ta lignée céleste.

Il tombe. Puis sautent les langues de la rosée :
Les eaux du diamant, la lumière et ses abeilles.
Et là où le silence barbu habitait
Éclatent les grenades du soleil et des étoiles.

La nuit sombre descend avec le ciel quand
À pleine lune brûlent les cloches et les œillets
Et courent les lourds chevaux des bourreliers.

Car tu es aussi petite que peut l'être
Le rire qui pleut de toi : ce météore
Électrisant le nom que porte la nature !

Ton rire fait songer à un arbre entrouvert
Par l'éclair ou la foudre argentée qui tombe
Du ciel, pour venir se briser sur la cime de verre
Partageant l'arbre en deux, d'un seul coup d'épée.

Car c'est sur les hautes terres des feuillages enneigés
Que naissent de tels rires, ma chère amante...
Et c'est ton rire franc qui va par les hauteurs de l'air
Comme vont tes coutumes anciennes, ma chère amante !

Toi, mon andine, mon authentique chilienne
Qui déchires l'obscur des couteaux de ton rire :
Tu déchires la nuit, son matin et son miel de midi.

Que s'élancent au ciel les oiseaux des feuillages
Puisque, comme une lumière qui se serait dissipée
Tu viens briser de ton rire cet arbre de vie !

Tu chantes au ciel et au soleil, et par ton chant
Ta voix égrène les céréales du jour.
Les pins, dans leur langage vert, se parlent
Et les oiseaux de l'hiver ont tous jeté leurs cris.

Se remplissent de marches les caves de la mer
Et de cloches et de chaînes leurs longs gémissements !
Et tintent les lourds métaux des ustensiles
Lorsque couinent les roues d'une caravane qui passe...

Mais moi, je n'écoute que ta voix qui monte :
Ta voix qui vole, aussi précise qu'une flèche
Pour redescendre avec la gravité de la pluie.

Ta voix éparpille les hautes et fortes épées. Ta voix
Qui vers moi revient, toute chargée de violettes
Pour m'accompagner enfin jusqu'au ciel !

Voici le pain, le vin, la table et la demeure ;
Le besoin de l'homme, de la femme, de la vie.
En ce lieu accourait une vertigineuse paix
Et dans une lumière ardente, la brûlure commune.

Honneur à tes deux mains qui volent en préparant
Les blanches créations du chant de ta cuisine :
Je salue l'intégrité de tes deux pieds légers
Et vive la ballerine qui danse avec son balai !

Oh, ces fleuves brutaux et leurs flots menaçants !
Oh, les pavillons tourmentés de l'écume :
Rayons sucrés et incendiaires de la ruche et du récif !

À présent, tu es le repos de ton sang dans le mien ;
Cette couche d'étoiles et d'azur dans la nuit
Ainsi que la simplicité de ta tendresse infinie !

SOIR

Toi, la raison splendide, le démon lumineux
De la troupe absolue, du midi abrupt :
Car enfin nous voici, seuls et sans solitude
Loin de cette folie de la ville sauvage !

Lorsque la ligne pure a cerné sa colombe
Et que le feu a décoré la paix de sa substance
Toi et moi érigeons ce résultat céleste :
La raison et l'amour habitent la maison.

Rêves furieux, fleuves d'amère certitude
Aux décisions plus difficiles que le rêve d'un marteau :
Vous tombez dans la double coupe des amants !

Coulez jusqu'à ce que dans la balance s'élèvent
La raison et l'amour comme deux ailes jumelles :
Car c'est ainsi que s'est construite la transparence.

Les épines de verre brisé, les larmes, la maladie
Assiègent jour et nuit le miel de nos bonheurs.
La tour ne sert à rien ni le voyage ni les murs
Et le malheur a traversé la paix de ceux qui dorment.

La douleur monte et descend, approchant ses cuillères
Et il n'est aucun homme hors de ce mouvement.
Car il n'est aucun toit ni aucun mur, ni aucun devenir
Que de le prendre en compte, cet attribut...

Mais pour l'amour, les yeux clos ne valent pas mieux
Ni les couches profondes de la blessure pestilentielle.
Ni le drapeau qu'il nous faut conquérir pas à pas.

Car la vie nous frappe, telle une rivière colérique
Et ouvre un long tunnel de sang d'où nous scrutent
Les yeux immenses d'une famille de douleurs !

Habitue-toi à voir cette ombre derrière-moi !
Et que tes mains se départissent de la rancœur
Transparentes, telle une création du matin de la mer :
Car c'est au sel que tu dois tes proportions de cristal.

L'envie souffre puis meurt puis s'épuise en mon chant.
Tous leurs tristes capitaines agonisent un à un.
Lorsque je dis Amour, le monde se peuple de colombes
Et chacune de mes syllabes apporte le printemps.

Et te voilà, ma fleur, mon cœur, ma bien-aimée
Couvrant mes yeux comme les feuilles couvrent le ciel.
Ainsi tu es ; et moi, je te regarde, étendu à terre.

Sur ton visage le soleil migra comme une grappe !
Et regardant au ciel, je reconnais tes pas :
Matilde, ma bien-aimée, bienvenue mon diadème !

Mentent ceux qui prétendent que j'ai perdu la lune
Et ceux qui ont prophétisé mon avenir de sable.
Ont affirmé tant de choses avec leurs langues froides
Ceux qui voulaient proscrire la fleur de l'univers !

« Il ne chantera plus l'ambre insurgé
De la sirène qui ne possède qu'un village... »
Et en prophétisant l'oubli pour ma guitare
Ils mâchonnaient leurs papiers incessants.

Moi, j'ai jeté à leurs yeux la lance étincelante
De notre amour qui cloue ton cœur au mien
Et je réclame le jasmin que tes traces ont laissé.

Puis je me perds sous la nuit de tes paupières
Sans lumière. Et lorsque m'enveloppe ta clarté, oui
De nouveau je renais, maître de mes ténèbres !

Parmi tous les fins escrimeurs de la littérature
Moi, je passe pour un matelot venu d'ailleurs
Qui ne connaîtrait pas le nom des rues et qui chante
Car s'il ne chantait pas, comment chanter alors ?

Des archipels tourmentés, j'apporte les bourrasques
De mon accordéon ; les folles rafales de pluie
Et la lente habitude des choses naturelles :
De celles qui ont prédestiné mon cœur sylvestre.

Aussi, lorsque les ogres de la littérature
Ont essayé de mordre mes humbles talons
Je suis passé, l'air de rien, en chantant avec le vent

Jusqu'aux magasins pluvieux de mon enfance :
Vers les froids bosquets de l'indéfinissable Sud
- vers ce lieu où ma vie se remplissait de tes arômes.

Pauvres poètes que la vie et la mort
Persécutent avec la même ténacité sombre
Et qui soudain sont recouverts d'une impassible pompe :
Eux, dévolus au rite de la dent funéraire !

Eux, obscurs comme de petits cailloux noirs :
Allongés, désormais, derrière des chevaux paradant
Ils vont en fin de compte, dirigés par des intrus
Parmi les aides de camp, pour s'endormir sans silence.

Mais avant même d'être sûrs que la mort est bien mort
Ils font de ces obsèques un festin misérable
De dindons et de porcs parmi les orateurs.

Ainsi ont-ils épié sa mort pour pouvoir l'offenser
Seulement parce que sa bouche était fermée
Et que son chant, désormais, ne pouvait plus leur répondre !

C'est toi qu'ils ont blessée, ceux qui voulaient me nuire.
Et leur coup de venin contre moi dirigé
(Lui qui est passé à travers le filet de mes peines)
En toi a laissé sa tache d'oxyde et d'insomnie !

Je ne veux, mon amour, sur la lune de ton front
Toute fleurie, voir passer cette haine qui me guette.
Ni ne veux qu'en ton rêve s'insinue une rancœur d'autrui
Ni que s'y oublie sa vaine couronne de couteaux.

Où que je me dirige, des pas amers me suivent.
Où que je ris, un signe d'horreur s'empare de mon visage.
Où que je chante, l'envie maudit, rit et me ronge !

Car les voici, mon amour, l'ombre que fait la vie
Et son costume vide qui me suit en boitant :
Son long sourire ensanglanté d'épouvantail !

L'amour traînait sa longue chaîne des douleurs
Et son rayon immense et immobile d'épines.
Et nous avons fermé nos yeux pour que rien
Pas même une blessure, jamais, ne nous sépare.

Tes larmes ne sont pas imputables à tes yeux.
Tes mains n'ont pas enfoncé cette épée.
Tes pieds n'ont pas cherché ce chemin ;
Mais dans ton cœur, un sombre miel a coulé.

Lorsque l'amour, semblable à une large vague
Nous a brisés contre la pierre dure de sa meule
C'était comme si, ainsi qu'une farine, nous fumes pétris.

Mais que tombe la douleur sur un autre visage ;
Et qu'en la douce clarté de sa saison offerte
Soit consacré le printemps qui un jour fut blessé !

Malheur à moi, malheur à nous, ma bien-aimée
Qui ne voulions que de l'amour pour nous aimer.
Car il fut décidé, au milieu de tant de douleurs
Que tout malheur serait à nous seuls imputé.

Nous ne voulions pour nous que le tu et le je :
Le tu du baiser et le je de notre pain secret.
Et tout ainsi devînt éternellement simple
Jusqu'à ce que l'odieux entre par la fenêtre.

L'odieux de ceux qui n'aiment pas notre amour
Ni aucun autre amour, d'ailleurs - les grands infortunés
Comme le sont les chaises d'un salon perdus ! -

L'odieux, jusqu'à ce qu'ils s'enroulent dans la cendre...
Et que les visages menaçants qu'ils portent
Disparaissent avec le crépuscule qui se meurt !

Par les terres désertes, là où la pierre de sel
Devient la rose unique enterrée par la mer
J'allais aux rives des fleuves que sculpte la neige
Où cette altièrre Cordillère amère connaît tout de mes pas.

Broussailleuse et sifflante région de ma patrie sauvage
Lianes au baiser mortel qui s'enracinent dans la forêt
Et plainte mouillée de l'oiseau surgie de ses frissons :
Ô patrie des douleurs et des pleurs incléments !

Ne sont pas à moi seulement la peau vénéneuse du cuivre
Ni le salpêtre étendu là, tel un gisant sur la neige :
Mais aussi la vigne et le cerisier couronnés de printemps.

Tout cela est à moi. Et moi j'appartiens, tel un atome noir
À cette terre aride et sa lumière d'automne sur le raisin :
À cette patrie de métal qui, haut, dresse ses tours de neige !

De tant d'amour ma vie fut teintée de violet
Et je m'en fus de par les routes, tel un oiseau aveugle
Jusqu'à atteindre ta fenêtre, ma douce amie :
Et tu sentis une rumeur de cœur brisé.

Extirpé des ténèbres, j'ai grimpé vers tes seins :
Sans être ni savoir, droit vers la tour du blé !
Puis j'ai surgi pour exister entre tes mains
Me levant de la mer vers ton allégresse.

Nul ne peut mesurer ce que je te dois, mon amour.
Ma dette envers toi est limpide comme une racine
Née en Araucanie : voilà ce que je te dois, mon amour !

Tout ce que je te dois est clairement une étoile.
Tout ce que je te dois est un puits en zone sylvestre
Où les éclairs errants protégèrent le temps.

Matilde, où es-tu ? Car je sens vers le bas
Entre la cravate et le cœur, et qui monte
Une certaine mélancolie intercostale :
Car soudain j'ai compris ton absence !

Combien me fait défaut la clarté de ton énergie !
Je regarde alentour, dévorant l'espérance.
Je regarde le vide qu'est sans toi la maison :
Car ne lui reste plus que ses fenêtres tragiques !

Tellement taciturne est le toit qui écoute
Tomber d'anciennes pluies toutes effeuillées
Ou sans plumes, et que la nuit garde captives.

Et je t'attends ainsi que cette maison vide.
Oh, puisses-tu revenir habiter avec moi !
S'il n'en était ainsi, comme en souffriraient mes fenêtres !

Je t'aime car je t'aime, un point c'est tout !
De tant t'aimer, j'en arrive à ne plus t'aimer.
Et à t'attendre quand je ne t'attends plus
Mon cœur passe du froid à la brûlure !

Je t'aime seulement parce que j'aime.
Je te hais sans fin et te supplie odieusement.
Pourtant, la mesure de mon amour qui voyage
Est de ne pas te voir et de t'aimer comme un aveugle.

Ainsi, la lumière de janvier consume
Son rayon cruel tandis que mon cœur tout entier
Me dérobe la clé de ma tranquillité.

De cette histoire, j'en arrive à mourir.
Et je mourrai d'amour tellement je t'aime !
Car je t'aime, mon amour, à feu et à sang.

La grande pluie du Sud tombe sur Isla Negra
Comme une unique goutte lourde et transparente.
La mer gelée ouvre ses feuilles pour la recevoir
Et la terre humide apprend le destin d'une coupe.

Ô mon âme : que tes baisers me versent cette eau
Saumâtre de la mer, le miel d'un territoire !
Ou le parfum mouillé par les mille lèvres du ciel
Et la patience sacrée de la mer en hiver !

Ainsi nous appellent les portes s'ouvrant toutes seules !
Et l'eau a répandu sa large rumeur aux fenêtres
Lorsque le ciel a crû jusque dans les racines...

Le jour fait et défait sa grande tapisserie céleste
Tissé de temps, de sel, d'élangs, de bruits et de chemins ;
D'un homme et d'une femme, et d'hivers sur la terre !

Cette fille de bois n'est pas venue en marchant.
Mais elle fut là, soudain, assise sur les briques.
De vieilles fleurs de mer couvraient sa tête
Quand son regard était enraciné dans la tristesse.

Elle était là à regarder nos vies offertes ;
Nos allers et venues, nos marches sur la terre.
Ainsi que le jour déclinant ses pétales graduels :
Sans même nous apercevoir veillait cette fille de bois.

La fille couronnée par les vagues anciennes
Était là, nous regardant de ses yeux vaincus :
Sachant que nous vivions, remontés d'un filet

De temps, d'eau, de vagues, de bruits et de la pluie.
Sans savoir démêler si nous étions son rêve :
Ainsi était l'histoire de la fille de bois.

Ne pas être serait être sans que tu sois
Sans que tu tranches le midi, pareille
À une fleur d'azur ; et sans que tu chemines
Le soir, à travers les briques et les brouillards.

Sans être la lumière que tu portes en ta main :
Cette lumière dorée que personne ne verra.
Ou que personne, peut-être, n'a jamais vu croître
Comme la rouge origine de la rose.

Sans que tu sois enfin, sans même être venue
Si brusque et insistante à connaître ma vie :
Rafale de rosier ou blé du vent !

Depuis lors, je ne suis que parce que tu es.
Et depuis lors tu es, je suis et nous sommes.
Et par amour je serai, tu seras, nous serons.

Il se peut que, blessé, j'aie sans saigner :
Blessé par l'un des rayons de ta vie.
Et qu'au milieu de la forêt une eau m'arrête :
Cette eau de pluie qui tombe avec le ciel.

C'est pourquoi je touche ce cœur qui pleut :
Car je sais avec elle que tes yeux pénètrent
Par l'immense étendue de ma douleur
Et qu'en elle surgit un murmure de nuit.

Qui est-elle ? Mais elle ne porte pas de nom
Cette feuille, ni cette eau sombre qui palpite
Au milieu de la forêt, sourde sur le chemin.

C'est ainsi, mon amour, que j'ai appris ma blessure.
Et personne en ce lieu ne parlait, hormis l'ombre ;
Ainsi que la nuit errante et le baiser de la pluie !

De peine en peine, l'amour érige ses îles
Et plante ses racines où s'abreuvent les pleurs.
Et nul n'évitera – non, nul ne peut éviter –
Que vienne ce cœur qui court, silencieux et cruel.

Nous cherchions, toi et moi, un vide, une planète
Où le sel ne souillerait pas ta chevelure...
Où aucune douleur n'enflerait par ma faute
Et où vivrait le pain loin de toute agonie.

Une planète cernée d'espace et de feuillage.
Une lande, une pierre cruelle et désertée !
Car nous voulions édifier avec nos mains

Un nid dur, sans secret ni blessure ni aucune parole...
Mais l'amour n'était pas cela mais rien qu'une folle
Cité où pâlisent les gens sur les balcons...

C'est l'hiver, mon amour, qui reprend ses quartiers
Et la terre y dispose ses cadeaux mordorés.
Nous promenons nos mains sur un lointain pays
Caressant les cheveux de la géographie.

Partons dès maintenant ! En avant, roues, neufs, cloches ;
Vous, les avions d'acier dans le jour infini !
Que vienne cette odeur d'un archipel nuptial
Étendant de son long l'usufruit de nos farines.

Allons, lève-toi ! Endiamante-toi et monte ;
Redescends, cours et chante dans cet air avec moi :
Prenons les trains d'Arabie ou de Tocopilla

Rien que pour transhumer vers le lointain pollen
Des villes lancinantes de gardénias et d'oripeaux
Que de pauvres suzerains sans souliers régissent.

Peut-être te rappelleras-tu cet homme effilé
Qui sortit des ténèbres, tel un couteau ?
Et qui, avant même que nous le sachions, savait
Déjà voir la fumée, jugeant qu'elle venait du feu ?

Et cette femme pâle à l'intense chevelure noire
Surgissant tel un poisson de son abîme :
À eux deux, ils ont dressé contre l'amour
Une machine armée de dents innombrables.

La femme et l'homme ont taillé la montagne, les jardins
Et descendirent vers les fleuves, escaladant les murs
Levant vers la montagne une atroce artillerie.

Et l'amour sut alors qu'il s'appelait l'amour.
Et lorsque vers ton nom j'ai levé mes deux yeux
C'est ton cœur qui soudain a tracé mon chemin.

Le chemin mouillé par l'averse du mois d'août
Brille comme une coupure sous la lune pleine.
Il brille sur l'entière clarté de la pomme
Au beau milieu des fruits de l'automne.

Brume, espace ou ciel : le vague réseau du jour croît
Dans des songes froids, des rumeurs, des poissons...
Le vague brouillard des îles assiège la contrée ;
Sous la lumière pleine du Chili palpite l'océan.

Tout se concentre comme un métal. Les feuilles
Se cachent. L'hiver dissimule la souche et humblement
Et pour toujours aveugles, nous sommes faits solitaires !

Faits sujets seulement d'une strate furtive :
Du mouvement – adieu –, du chemin, du voyage.
Adieu, et que tombent toutes les larmes de la nature !

Voici notre maison, la mer et le drapeau
Quand nous errions le long de tant de murs.
Depuis notre départ, comme des morts
Nous ne retrouvions plus la porte ni le bruit.

Mais enfin la maison nous ouvre son silence.
Nous entrons pour fouler son total abandon :
Les rats crevés et tous les adieux vides
Puis l'eau qui a pleuré dans ses tuyaux.

Elle a pleuré, la maison ; pleuré nuit et jour.
Et a gémi, entrouverte parmi les araignées
Pour s'égrainer du haut de ses yeux noirs...

Et maintenant, soudain, nous la rendons vivante.
Nous la peuplons ; mais ne nous reconnaît pas
Celle qui doit fleurir, mais ne s'en souvient pas !

C'est Diego Rivera qui, patient comme un ours
Recherchait en peignant l'émeraude des bois ;
Ou le vermillon, la fleur soudaine du sang
En recueillant en ton portrait l'éclat du monde.

Il peignit l'impérieux vêtement de ton nez
L'étincelle de tes pupilles insolentes.
Tes ongles nourrissant cette envie de la lune
Et sur ta peau d'été, ta bouche de pastèque.

Il t'a peinte avec deux têtes de volcans incendiés
Pour le feu, l'amour et ton origine araucane.
Et sur les deux visages dorés de l'argile

Il t'a couverte du casque d'un brasier valeureux.
Et là, secrètement, mes yeux restèrent prisonniers
Dans cette tour absolue de ta haute chevelure !

NUIT

Ce jour est aujourd'hui avec son poids de temps passé
Et les ailes de tout ce qui fera demain.
Ce jour est le Sud de la mer, le vieil âge de l'eau
Par lequel se composeront les jours nouveaux.

À ta bouche levée vers ce rayon de lune
Se sont unis les pétales d'un jour brûlé.
Et l'hier trottait par les rues sombres de la ville
Pour que nous nous rappelions son visage mort.

Hier, aujourd'hui et demain sont mangés en chemin.
Nous consommons les jours comme une vache ardente :
Notre bétail attend, sachant ses jours comptés !

Mais en ton cœur, le temps a répandu sa farine.
Mon amour a construit un four avec la glaise de Tumesco :
Car pour mon âme, tu es le pain de chaque jour.

Plus jamais de jamais, plus jamais de toujours.
Sur le sable, la victoire dirige ses pas perdus.
Je ne suis qu'un pauvre homme disposé à aimer
Et t'aime sans connaître ni promettre d'épines.

Quelqu'un le saura-t-il que je n'ai pas tressé
De couronnes sanglantes, mais combattu le rire ?
Et qu'en vérité, j'ai rempli une pleine mer de mon âme
Et ai payé la vilénie avec des colombes ?

Je n'ai pas de jamais, car je fus différent.
Je le suis, le serai et proclame la pureté
Désormais, au nom de mon amour inconstant.

La mort n'est que la pierre de l'oubli. En t'aimant
C'est l'allégresse que j'embrasse sur ta bouche.
Prenons du bois pour faire un feu sur la montagne !

Unis ton cœur au mien, mon aimée, dans la nuit.
Que dans notre sommeil ils dispersent l'obscur
Comme un double tambour combattrait dans les bois
Tout cet épais rempart de feuillages mouillés.

Nocturne traversée : braises noires du sommeil
Interceptant le fil des raisins de la terre
Avec la ponctualité d'un train insensé
Ne cessant de traîner l'ombre et les pierres froides.

Pour cela, mon amour, oui, attache-moi
À ce mouvement pur qui frappe avec ténacité
En ta poitrine, par les ailes d'un cygne englouti.

Pour qu'aux questions que posent les étoiles du ciel
À notre songe, elles répondent d'une seule clé
Comme une porte unique que la nuit a fermée !

Mon amour, je reviens des voyages de la douleur
Vers ta voix, vers ta main qui vole sur la guitare.
Et vers ce feu qui rompt l'automne de ses baisers ;
Vers la circulation de la nuit dans le ciel.

Et j'exige du pain et un royaume pour tous ;
Et pour le pauvre laboureur j'exige la terre.
De mon chant ou mon sang, que nul n'espère trêve :
Car je ne pourrais renoncer à ton amour sans mourir...

C'est pour cela que retentit la valse de la lune calme
Et que résonne la barcarolle dans l'eau de la guitare
Jusqu'à ce que s'incline ma tête dans le sommeil :

Afin que tous les cauchemars de ma vie viennent tisser
Cette guirlande en laquelle ta main vole et vit
En veillant sur la nuit d'un voyageur endormi.

Toi qui es mienne : que ton sommeil repose
En mon sommeil. Amour, douleurs, travaux : dormez !
Et que tourne ta nuit sur ses roues invisibles
Toi qui es jointe à moi comme l'ambre endormi.

Car nulle autre que toi ne dormiras dans mes rêves.
Tu iras, nous irons, joints par les eaux du temps.
Nulle autre que toi, avec moi, dans l'ombre voyageras.
Nulle autre que toi resplendiras : lune et soleil immortels !

Car tes mains ont ouvert leurs deux poings délicats
Et de suaves signes en sont tombés, innocents.
Puis tes yeux se sont clos telles deux ailes grises.

Que la nuit et le vent, le monde suivent leur destin
Quand je ne suis que l'eau que tu enlèves et qui m'emporte
Puisque sans toi je ne suis rien : rien que ton rêve.

Mon amour, en fermant cette porte nocturne
Je réclame un voyage en une sombre enceinte. Mon amour
Ferme tes rêves. Puis entre dans mes yeux avec ton ciel.
Étends-toi dans mon sang comme en un large fleuve.

Adieu, clarté cruelle : toi qui sombras
Jour après jour dans le sac du passé.
Adieu, chaque fuseau de l'horloge ou de l'orange.
Salut à toi, mon ombre - mon intermittente compagne !

Dans cette nef d'eau, de mort ou de vie nouvelle
Nous, unis de nouveau et tout endormis, revenus à la vie
Nous sommes devenus le mariage de la nuit et du sang.

Je ne sais qui de nous vit ou meurt. Qui repose ou s'éveille ;
Mais je sais seulement que c'est ton cœur qui distribue
Au fond de ma poitrine tous les dons de l'aurore.

Quel bonheur que de te sentir près de moi dans la nuit :
Toi, invisible et endormie, sérieusement nocturne
Tandis que je démêle seul mes soucis
Comme on le ferait de filets emmêlés !

Mon absente, ton cœur navigue sur les rêves.
Mais ton corps, ainsi abandonné, lui, respire
Me cherchant sans me voir, en complétant mon rêve
Telle une plante qui se dédoublerait dans l'ombre.

Debout ! Car c'est une autre que toi qui vivra demain.
Mais de nos êtres ou non êtres qui se rencontrèrent
- de ces frontières perdues dans la nuit -, il subsiste

Quelque chose qui nous unit dans la lumière de la vie :
Comme si de l'ombre le sceau scellait en nous
Par le feu, ses créatures secrètes... !

Une fois encore, mon amour, les filets du jour éteignent
Les travaux et les roues, les râles, les feux et les adieux.
Et nous, nous livrons à la nuit tout ce blé vacillant
Quand s'élève de la terre et de la lumière le milieu du jour.

Seule, placée au centre de sa page pure, la lune
Soutient les colonnes de l'estuaire du ciel.
Et notre chambre se plie à la lenteur de l'or
Quand vont et viennent tes mains préparant la nuit.

Ô amour, ô nuit, ô coupole cernée d'un fleuve
Aux eaux impénétrables en cette ombre du ciel
Qui détache et submerge ses raisins tempétueux

Jusqu'à faire de nous cet unique espace sombre :
Une coupe en laquelle tombe une cendre céleste
- une lente goutte plongée dans le courant d'un long fleuve !

De la mer jusqu'aux ruelles court un vague brouillard
Comme une haleine de bœuf enterrée dans le froid.
De larges langues d'eau s'accumulent en couvrant
Ce mois qui promet à nos vies d'être céleste.

Automne pressé, ruche sifflante des feuilles
Lorsque sur les villages palpite ton étendard
Les folles femmes chantent en congédiant les fleuves
Et les chevaux hennissent jusqu'en Patagonie !

Un liseron du soir se pose sur ton visage.
Puis il monte, silencieux, élevé par l'amour
Jusqu'aux fers qui crépitent dans le ciel.

Et je m'incline au-dessus du feu de ton corps nocturne.
Car j'aime non seulement tes seins mais aussi l'automne
Qui répand dans la brume son sang outre-mer !

Oh, Croix du Sud, oh, trèfle de phosphore odorant !
Ta beauté, aujourd'hui, en quatre baisers s'est épanouie
Et puis a traversé l'ombre de mon chapeau.
Puis la lune s'est arrondie dans le froid.

Alors, avec mon amour, avec ma bien-aimée
- ô diamants de givre bleu, ô sérénité du ciel -
Tu es apparue, mon doux miroir, et la nuit s'est remplie
De tes quatre caves scintillantes de vin.

Oh, cet argent frétilant du pur poisson poli :
Croix verte, persil de l'ombre rayonnante.
Luciole condamnée à l'unité du ciel

Repose en moi. Fermons tes yeux et les miens.
Dors un court instant dans cette nuit de l'homme.
Viens allumer en moi tes quatre chiffres constellés !

Les trois oiseaux de mer, les trois rayons, les trois ciseaux
 Ont traversé le ciel gelé jusqu'à Antofagasta.
 C'est la raison pour laquelle l'air a tremblé
 - et tout tremblait, en effet, tel un drapeau blessé !

Solitude, donne-moi la clé de ton incessante origine :
 Le chemin à peine tracé des oiseaux cruels ;
 Ainsi que le frémissement qui, sans aucun doute
 Précède le miel et la musique, la mer et la naissance.

(Car la solitude conforte de son visage impassible
 Telle une grave fleur qui ne cesserait de s'étendre
 Jusqu'à embrasser la pure multitude du ciel !)

Les ailes gelées de la mer et de l'Archipel ont volé :
 Volé jusqu'aux sables du nord-ouest du Chili
 Et la nuit a fermé son céleste verrou !

Le mois de mars revient et sa lumière se cache
 Quand d'immenses poissons glissent dans le ciel.
 Une vague vapeur sur terre se répand, discrète.
 L'une après l'autre, toute chose se perd au silence...

Par bonheur, dans ce trouble de l'atmosphère errante
 Tu réunis les vies de la mer et du feu ;
 Le balancement gris du navire de l'hiver
 Avec la forme que l'amour a imprimée à la guitare !

Amour, rose mouillée par les sirènes et par l'écume :
 Ô feu qui danse et monte par l'échelle invisible
 Pour réveiller le sang dans le tunnel de l'insomnie !

La mer a oublié tous ses biens et ses lions
 Pour que les vagues se consomment dans le ciel
 - et le monde est tombé dans des filets obscurs !

Quand je mourrai, pose tes mains sur mes yeux.
 Je veux sentir la lumière et le blé de tes mains bien-aimées :
 Et que passe sur moi une dernière fois leur fraîcheur
 Pour éprouver cette douceur qui changea mon destin.

Je veux que tu vives en moi, dormant et t'attendant ;
 Que tes oreilles entendent toujours souffler le vent.
 Que tu humes les parfums que nous aimions ensemble ;
 Que toujours soient foulés ces sables que nous foulions.

Je veux que ce que j'aime persiste à vivre : toi
 Que j'ai aimée et chantée par-dessus toute chose...
 Aussi, continue de fleurir, ma florissante

Pour que tu atteignes tout ce que t'ordonne mon amour.
 Pour que passe mon ombre dans tes cheveux
 Et qu'à travers toi, tous connaissent la raison de mon chant !

J'ai bien cru mourir. J'ai senti le froid de près.
 Et de tout ce que j'ai vécu, je ne laissais que toi :
 Cette bouche qui était et mon jour et ma nuit terrestres ;
 Et ta peau, une république fondée par mes baisers... !

À cet instant précis s'achevèrent les livres
 L'amitié, les trésors accumulés sans trêve...
 La maison transparente que nous avons construite :
 Tout cessa d'exister, excepté tes yeux.

Parce que l'amour, bien que nous persécute la vie
 N'est qu'une vague plus haute que les autres vagues !
 Mais quand la mort vient frapper à la porte, hélas

Il n'y a que tes yeux pour s'opposer au vide.
 Il n'est que ta clarté pour ne pas continuer à vivre
 Ainsi que ton amour pour refermer la nuit !

L'âge nous couvre ainsi qu'une bruine.
 Interminable et aride est le temps.
 Une plume de sel a touché ton visage
 Et une fuite d'eau a rongé mon costume.

Le temps ne distingue pas entre mes mains
 Et des oranges jetées en l'air par tes mains.
 Le temps pique la vie de sa neige et d'une houe
 Ta propre vie qui est aussi ma vie...

La vie que je t'ai donnée s'est remplie des années
 Comme s'enfle une grappe de son propre volume :
 Elle, dont les raisins s'en retourneront à la terre !

Et là-bas, dans le lointain, le temps continue de vivre.
 Il attend en tombant lentement sur la poussière
 Avide d'effacer jusqu'à l'absence même.

Mon amour, si je meurs et que tu ne meures pas
 Mon amour, si tu meures et que je ne meure pas
 Ne cédon aucun territoire à la douleur.
 Car aucune étendue n'égale celle de nos vies.

Poussière sur le blé, poussière sur le sable :
 L'eau errante, le temps et le vent vagabond
 Nous portaient, telles deux graines qui naviguent.
 Nous aurions pu, alors, ne pas nous rencontrer.

Aussi, nous en retournons-nous dans cette prairie
 Où nous nous rencontrâmes, oh, mon petit infini !
 Mais cet amour, ô mon amour, est sans limite.

Comme s'il n'avait pas connu de naissance
 L'amour ne connaîtra pas la mort. Et tel un long fleuve
 L'amour ne change que les terres et nos lèvres.

Si d'aventure ta poitrine s'arrêtait de battre
Faisant cesser d'avancer ce qui brûle en tes veines ;
Si ta voix en ta bouche s'en allait sans parole
Et tes mains oubliaient de voler en dormant

Matilde, mon amour, laisse tes lèvres entrouvertes
Pour que ton dernier baiser puisse durer avec moi ;
Qu'il reste à jamais immobile sur ta bouche
Et m'accompagne, moi aussi, vers ma mort.

Car je mourrai en baisant ta folle bouche froide
En embrassant la grappe égarée de ton corps
Et en cherchant la lumière de tes deux yeux fermés.

Et ainsi, lorsque la terre recevra notre étreinte
Nous serons confondus en une seule mort
En vivant à jamais l'éternité de ton baiser.

Si je meurs, survis-moi avec tes forces pures.
Réveille la fureur du froid et de l'inerte.
Par tout le Sud, lève tes yeux indélébiles.
Sous le soleil du jour, que résonne ta guitare !

Je ne veux pas que vacillent ton pas ni ton rire
Ni ne veux voir mourir mon testament de joie !
N'appelle pas mon cœur – lui qui se sera absenté -
Mais vis en mon absence comme en une maison.

Cette maison de l'absence est tellement immense
Que tu en traverseras aisément tous les murs
Et tu y suspendras les tableaux dans les airs.

Tellement transparente est cette maison de l'absence
Que même sans vie, moi, je t'y verrai vivre. Aussi
Ne souffre pas, mon amour, car j'en mourrais de nouveau !

Qui sont-ils ceux qui se sont aimés comme nous ?
Cherchons les cendres anciennes du cœur brûlé.
Et que tombent ici nos baisers un à un
Jusqu'à ce que la fleur déshabillée ressuscite.

Aimons l'amour qui consuma son fruit
Et intronisa sur terre sa face de pouvoir.
Toi et moi sommes la lumière qui perdue :
Son épi délicat et indestructible.

De l'amour enseveli par un si long hiver
Par la neige et le printemps, l'oubli et l'automne
Approchons la lumière d'une pomme nouvelle.

Ainsi que la fraîcheur d'une nouvelle blessure
Comme un amour ancien qui cheminerait en silence
Dans cette éternité de nos bouches enfouies.

Je sais que ce temps où tu m'aimais
S'en ira, remplacé par un nouvel azur.
Qu'une autre peau recouvrira les mêmes os
Et que d'autres yeux verront le printemps.

Aucun de ceux qui lièrent cette heure
Ni aucun de ceux qui s'adressèrent aux fumées
- gouvernants, trafiquants ou hommes éphémères -
Ne continuera à se mouvoir dans leurs propres haillons.

Et ils s'en iront, les dieux cruels portant lunettes
Les carnassiers poilus chargés de livres
Et tous les pucerons et les mesquins détracteurs !

Et quand le monde aura été lavé
Dans la fontaine naîtront de nouveaux yeux
Et le blé poussera sans verser une larme.

Alors il faudra s'envoler, mais vers où ?
Sans avion et sans ailes, voler sans doute...
Déjà, nos pas sont passés sans rémission
Et les pieds du passant ne se sont pas levés.

Il te faudra voler à chaque instant comme le font
Les aigles et les mouches, de même que les jours.
Il te faudra vaincre les yeux de Saturne
Pour établir au ciel de nouvelles cloches.

Mais n'y suffisent plus les souliers, les chemins :
Pas plus que la terre ne sert les pas errants.
Déjà, les racines ont traversé la nuit...

Et toi, tu apparaîtras au cœur d'une autre étoile
Transitoire autant que déterminée :
Toi qui te seras commuée en un coquelicot.

Et cette parole écrite sur le papier maculé
Par les mille mains de ma seule main
Ne subsiste pas en toi, ni ne sert aux rêves
Mais tombe sur la terre pour s'y perpétuer.

Et qu'importe si la lumière ou les louanges
Sont versées et qu'elles débordent de la coupe :
Mais qu'elles deviennent le tremblement tenace du vin
Et que tes lèvres se teintent d'amarante !

Tout ce que l'écueil de mes vieux souvenirs
Telle une écume irritée, ramène encore et toujours :
Oui, tout cela ne veut plus entendre de syllabes tardives.

Car tout cela ne veut qu'écrire ton nom.
Et bien que le taise mon grand amour nocturne
Le printemps, lui, saura bien nous le dire !

Car d'autres jours viendront et l'on entendra
 Le silence des plantes et celui des planètes
 Tandis que tant de choses pures passeront
 Et que les violons porteront une odeur de lune !

Le pain sera peut-être, tel que tu étais :
 Il portera ta voix, ta condition de blé.
 Et ils parleront d'eux-mêmes, par ta voix
 Ces lourds chevaux perdus de l'automne.

Même s'il n'en était pas comme annoncé
 L'amour remplira de grandes barriques
 Avec le miel antique des bergers.

Et toi, enfouie dans la poussière de mon cœur
 (lui qui contiendra des magasins immenses)
 Tu t'en iras virevolter au milieu des pastèques.

Du cœur même de la terre j'écarterai
 Les émeraudes, afin de t'apercevoir.
 Et toi, accompagnée d'une plume d'eau
 Messagère, tu seras là à copier les épis...

Quel monde ! Et quel intense persil
 Comme un navire voguant sur la douceur !
 Et toi peut-être, et moi aussi, topazes
 Nous serons réunis parmi les cloches.

Déjà, il ne restera plus que de l'air libre
 Et des pommes emportées par le vent :
 Le livre succulent sous la tonnelle.

Et là où respirent les œillets
 Nous fonderons cet habit qui contiendra
 Toute l'éternité d'un baiser victorieux.